

Chalette-sur-Loing, commémoration du génocide contre les Tutsis

14 avril 2019

Pour commencer, je citerai Simone Veil, s'adressant à une rescapée tutsie :

*« Pour moi le Rwanda, c'est une page particulièrement douloureuse de toutes ces années, depuis le retour du camp. Nous avons vraiment espéré qu'une telle barbarie ne se reproduirait pas...*

*Ce n'était pas les chambres à gaz, mais l'objectif était le même. Que cela se soit passé 50 ans après la Shoah, c'est insupportable, mais c'est aussi un remords affreux.. ;*

*Nous avons espéré pouvoir, par nos mises en garde, éviter de nouveaux génocides et nous n'avons pas su le faire...*

*Mais mon émotion vient aussi du fait qu'ayant survécu alors qu'une grande partie de votre famille avait disparu, vous vous êtes heurtée à ce même mur de silence que celui que nous avons rencontré, et pour les mêmes raisons. Vous avez utilisé les mêmes mots que les nôtres sans jamais avoir su ce que nous-mêmes avons dit, et avec les mêmes détails. Je pense à ce refus de nous écouter parce qu'on ne nous croyait pas et parce que c'était insupportable pour les gens de penser à ce que des hommes sont capables de faire à d'autres hommes... »*

Cette ardente et inlassable volonté de témoigner afin que de tels événements ne se répètent pas, beaucoup de rescapés de la Shoah l'ont exprimée, tout en constatant- avec quelle amertume et quelle douleur !- qu'ils n'étaient pas vraiment entendus, au-delà des déclarations rituelles du « plus jamais ça » prononcées dans les discours officiels.

Vous le savez, depuis de nombreuses années, le Cercil, que je représente ici, avec Nathalie Grenon, mène ce combat : combat d'une mémoire que beaucoup aimeraient effacer quand ils ne tentent pas de la nier. Combat de l'histoire, afin de comprendre et de mettre en lumière, avec toute la rigueur historique nécessaire, le processus qui a conduit à de tels événements.

Combat de l'éducation, afin de donner à chacun les outils intellectuels qui vont lui permettre de reconnaître, dans le présent, les signes avant-coureurs d'un processus qui peut mener au pire.

Car ce processus, il est toujours le même, quelles que soient les différences de situation :

stigmatisation d'un groupe de personnes dont on a forgé de toutes pièces une identité menaçante imaginaire,

orchestration d'une propagande dont la violence se mue en haine mortelle,

passage à l'acte programmé.

Tout ceci commençant, il faut le rappeler, par des mots, de simples mots. Je cite Gael Faye : « *Le tutsi a d'abord été déshumanisé par le verbe, traité de cafard, de virus, de cancrelat/ Le génocide commence à l'école, dans les medias, dans la culture. Le génocide n'est pas une explosion subite de haine, c'est un lent processus qui commence par les mots, de simples mots.* »

Au mois de septembre dernier, le Cercil, avec d'autres lieux de mémoire, a participé à un voyage d'étude organisé par le Mémorial de la Shoah et accompagné par Marcel Kabanda, que je salue ici et que je remercie encore pour tout ce qu'il nous a apporté lors de ce douloureux voyage. Nous avons bien vu là-bas l'émergence et l'évolution du processus, qui n'a rien eu de spontané mais au contraire qui a été froidement voulu et organisé, avant d'être mis en acte, au vu et au su de ce qu'on appelle « la communauté internationale » : curieuse « communauté », qui frappée d'impuissance, a été incapable d'agir et de protéger...

Notre combat est le même que le vôtre, il est devenu le nôtre, et nous sommes habités par la même hantise : comment faire pour éviter de telles récidives mortelles ? Parce que nous voyons bien actuellement les menaces qui pèsent sur nos sociétés, dont on aurait pu penser que la mémoire les prémunirait contre de telles dérives. Bientôt 80 ans après la Shoah, 25 ans après le génocide des tutsi, n'a-t-on rien appris, rien compris, rien retenu ... ?

Et nous sommes aussi avec vous dans le combat, premier d'entre tous, contre le négationnisme, dont on sait avec quelle force et quelles complicités il s'organise. Nous présentons actuellement au Cercil une exposition qui retrace les terribles événements de 1994 et tente de donner des clés pour comprendre

comment cela fut possible, en rappelant l'histoire du Rwanda et des empires coloniaux.

Qu'il me soit permis, parce que je souhaite qu'ils soient dits également ici, de reprendre les mots que je prononçais en septembre dernier au Mémorial de la Shoah à Paris, lors de la cérémonie de la Hazkarah. J'évoquais l'histoire d'une petite fille juive assassinée à Auschwitz en août 1942, le jour anniversaire de ses 3 ans : je parlais de sa photo, qui est au cœur de notre musée, et du regard, intense, de cette petite fille :

*« Comme si elle avait peur que notre vigilance faiblisse...*

*Comme si elle nous envoyait des signes, dont l'intensité nous terrasse. Je suis là, nous dit-elle, avec mon histoire, ma terrible histoire. Je porte la mémoire des millions d'enfants assassinés, ceux du passé, mais aussi ceux du présent, broyés par les haines des adultes, ceux que la lâcheté, l'aveuglement ou l'indifférence abandonnent à leur sort, ceux qu'un silence complice achève de condamner. Car j'ai aussi le visage de « l'enfant noir coupé vivant en deux par la machette d'un bourreau », (et je citais là Robert Badinter), de la petite Myriam, d'Arieh et de Gabriel, assassinés à Toulouse en 2012, du petit Alyan, mort noyé sur une plage méditerranéenne, du petit Alan qu'on sort hébété des décombres de sa maison en Syrie, et de tant d'autres... Le visage de tous ceux dont la photo, qui raconte leur insupportable malheur, certes émeut le monde un jour, puis est oubliée le lendemain. Le visage de tous ces enfants que collectivement nous n'avons pas su protéger... »*

Hélène Mouchard-Zay

*Présidente du Cercil,*